
ISABELLE
LAGARRIGUE

PROMIS, JURÉ

ROMAN




CHARLESTON

ISABELLE LAGARRIGUE

PROMIS, JURÉ

« Jurés d'assises. » La convocation est arrivée par courrier, un jour comme un autre, chez Norma, Dylan et Martine. Trois mots qui ont le pouvoir de faire basculer une vie dans l'inconnu...

Avec sa carrière d'architecte d'intérieur, son mari et ses deux enfants, Norma est l'incarnation même de la réussite sociale, en tout cas en apparence.

À 32 ans, Dylan s'efforce de rendre le monde meilleur, peut-être parce que la vie n'a pas toujours été tendre avec lui.

Martine, quant à elle, sillonne les routes en écoutant Johnny Hallyday, pour ne pas rester seule chez elle.

Leurs chemins n'auraient jamais dû se croiser. Pourtant, convoqués ensemble dans cette salle de tribunal, ils vont nouer un lien inattendu et unique. Et se faire la promesse de se dire toute la vérité, rien que la vérité. Promis, juré.

Un roman choral percutant, dans lequel Isabelle Lagarrigue confirme son talent pour créer des personnages bouleversants de justesse et d'humanité.

ISBN : 978-2-38529-210-2



9 782385 292102

19 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : Caroline Gioux

Image : © Belavusava Alena / AdobeStock




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

PROMIS, JURÉ

De la même autrice, aux éditions Charleston

C'était un accident, 2024

Nos racines invisibles, 2023

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-210-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur
TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Isabelle Lagarrigue

PROMIS, JURÉ

Roman



*« Ne permettez pas à vos blessures de vous transformer
en quelqu'un que vous n'êtes pas. »*

Paulo Coelho

PROLOGUE

« **C**ITEZ UNE PHRASE qui a marqué votre vie. »
C'était la dernière question du formulaire
pour l'entretien d'embauche.

De nombreuses idées m'étaient venues spontanément : « Tu n'y arriveras jamais », « Tu as vu trop gros », « Tu ne ressembles à rien », « Tu es incapable de garder quelqu'un. »

Ce n'était pas ce qu'ils attendaient, évidemment. Alors, j'avais fini par choisir une citation, qui révélait à la fois mon ambition et ma détermination :

« Certains veulent que ça arrive, d'autres aimeraient que ça arrive, et quelques-uns font en sorte que ça arrive. » Michael Jordan. Mon mantra depuis que je suis toute petite.

Je savais que c'était ce qu'ils espéraient lire.

Aujourd'hui, cinq ans après, je répondrais différemment et sans l'ombre d'une hésitation. Il y a bien une phrase qui a marqué ma vie, qui l'a fait voler en éclats, même. Cette phrase qui fait que je me retrouve ici, sur le banc des accusés d'un procès d'assises, dans l'attente de mon jugement pour meurtre.

L'AVANT

NORMA

— **L**OUIS-FERDINAND CÉLINE était un pseudo.
Son vrai nom est Destouches !
— Je suis une grande admiratrice des films
d'Éric Rohmer.

— Où êtes-vous partis pendant les congés ?

— Vous ne l'appréciez pas ?

— Disons que je ne partage pas ses idées.

— Nous espérons un peu plus de fraîcheur l'été
prochain.

— C'est un des plus grands écrivains français !

— Il paraît.

— Que pensez-vous de la prochaine publication de
ses manuscrits inédits ?

Je suffoque. J'ai l'impression d'être entourée d'individus
qui parlent une autre langue que la mienne.

— Tout va bien, Norma ?

Le brouillard dense dans lequel l'angoisse me tient
prisonnière se lève enfin pour me laisser entrevoir mon
interlocuteur, assis à ma droite. Un papa de l'école, que

je croise régulièrement lors de divers événements. Je balaye l'immense salle à manger du regard. Tout revient. Nous sommes chez Hortense, la maman d'Ethan, le meilleur ami de mon fils Simon, avec d'autres parents.

— Oui, pardon.

Il faut que je me ressaisisse.

— Tu avais l'air ailleurs. Tu étais dans tes projets d'agencement ?

J'essaie de me reculer, mais ma chaise pèse le poids d'un âne mort. Mon autre voisin vient à ma rescousse :

— Tu veux te rafraîchir ?

Je parviens à lâcher un :

— Oui, merci.

Chancelante, je me dirige vers les toilettes. Je n'aurais jamais dû accepter cette invitation, surtout après la journée d'anniversaire de mon fils. C'était un désastre, un massacre, Tchernobyl. Organisé par une agence réputée, cet anniversaire était censé être inoubliable. Inoubliable, il l'a été, en effet. Mais pas dans le bon sens du terme. Cette fête, initialement prévue dans le parc à côté de chez moi, s'est tenue dans mon salon, en raison d'une météo capricieuse. Dix garçons de six ans ont donc investi mon séjour, dont la décoration est le fruit de longues années de recherches minutieuses. L'un d'eux a vomi la moitié des guimauves sur mon canapé en velours pendant qu'un autre hurlait en voyant son crâne gonfler dans le miroir après une rencontre frontale avec l'angle d'un mur. Ça, c'était avant que le magicien ne perde le contrôle de la colombe qu'il venait de faire apparaître, qui s'est soulagée en plein vol. J'aurais dû lui demander de me faire disparaître.

Je traverse le salon décoré en cinquante nuances de beige, croise la sculpture d'un gorille, et referme la porte

des toilettes derrière moi. Dans cet espace, pourtant confiné, mon souffle retrouve enfin son rythme normal.

Ce soir, les discussions tournent autour d'éducation, de politique, de réchauffement climatique, de littérature classique et de cinéma d'auteur. Même si ce dîner n'est pas une compétition intellectuelle ou un concours d'éloquence, je me sens, comme souvent, décalée, pas à la hauteur, illégitime, exclue.

Voilà, exclue.

Je n'appartiens pas au groupe de ceux qui évoluent dans le monde d'en haut, dotés d'une facilité déconcertante pour rebondir sur n'importe quelle discussion artistique ou philosophique. J'ai peur d'être démasquée, qu'ils prennent conscience que je suis une usurpatrice, que je ne joue pas dans la même cour qu'eux. J'ai de plus en plus de mal à donner le change. La journée a été longue et je suis fatiguée. Dans ces moments-là, faire semblant me demande des efforts démesurés. Je ne sais pas si j'arriverai un jour à trouver ma place parmi eux, ou même si j'en ai encore envie.

« Rafrâichie », je regagne la salle à manger et rassure mon mari d'un léger sourire en m'asseyant. Samuel, lui, semble dans son élément. Il converse tranquillement avec ses voisins de table. Il rit, même. Il est habitué à évoluer dans ces sphères, puisqu'il en est issu. Doté d'un nom à particule et d'une solide confiance en lui depuis sa naissance, il ne se pose pas de questions sur sa légitimité à s'exprimer. Il est à l'aise et je suis certaine qu'il « passe un bon moment ».

— Gaspard était ravi de son après-midi chez vous. Vous avez placé la barre très haut, m'indique mon voisin.

— Merci.

Juste « merci » parce que je ne sais pas comment rebondir. J'ai peur d'en faire trop ou pas assez. Je n'ai pas de

talent ni d'appétence pour les conversations mondaines, qui restent en surface. Ce qui m'anime dans les discussions, c'est de découvrir ce qui se dissimule derrière les apparences. Je voudrais demander : Qu'aimais-tu faire quand tu étais adolescent ? Avais-tu beaucoup d'amis ? Quel est le livre qui a marqué ta vie ? Si tu n'avais plus qu'une seule journée à vivre, que ferais-tu ? Quel est le pire regret qu'on puisse avoir sur son lit de mort ? Qu'aimerais-tu qu'on dise de toi le jour de ton enterrement ? Quelle est ton opinion la plus controversée ? Dis-moi quelque chose que personne ne connaît sur toi.

Je rêverais qu'on laisse tomber les masques sociaux et qu'on autorise l'accès à la partie immergée de l'iceberg. Dans le village où j'ai grandi, les dîners ne ressemblaient pas à ça. On partageait facilement nos vulnérabilités, nos doutes, nos espoirs, nos échecs. On s'épanchait sans se préoccuper de savoir si cela pouvait nuire à notre image.

Ce soir, comme souvent, je me retrouve écartelée entre les deux parties de moi : la femme que je donne à voir et celle que je suis, la scène et les coulisses, la façade et l'authenticité.

J'observe les différents convives et je me demande si, eux aussi, ils jouent un rôle.

Une fois rentrée à la maison, pendant que Samuel raccompagne la baby-sitter chez elle, je me prépare une infusion. Un sentiment de sérénité m'envahit dans notre cuisine colorée faite de bric et de broc, à l'opposé de notre salon contemporain et raffiné, dans lequel nous « recevons ». L'authenticité et la façade. Alors que l'eau bout, j'avise le courrier qui s'empile depuis deux semaines sur la console de l'entrée. Je lâche un soupir et finis par m'en saisir, résignée, pour faire un premier

tri. Je remarque une enveloppe destinée à « Norma Jean PETIT », mon prénom complet et mon nom de jeune fille.

Je la déchire d'un coup sec pour lire :

« CONVOCATION À JURÉE

Nous, greffier de la cour d'assises de Paris, en exécution de l'article 267 du Code de procédure pénale, convoquons :

Madame Norma Jean PETIT épouse VIAN,
née le : 8 juillet 1985 à Vitry-le-François (51)

profession : Architecte

adresse : 14 rue de Passy, 75116 Paris

N° d'ordre : juré titulaire n° 26

appelée à concourir en qualité de jurée, à la formation du jury pour la session de la cour d'assises de Paris qui s'ouvrira :

le 22 septembre à 8 h 30

34 quai des Orfèvres, 75001 Paris,

L'informons que, faute de s'y trouver, la jurée nommée ci-dessus pourra être condamnée à l'amende prévue par l'article 288 du Code de procédure pénale, d'un montant de 3 750 euros.

La clôture de la session est prévue le 26 septembre. »

MARTINE

« **J**E TE PROMETS le sel au baiser de ma bouche, je te promets le miel à ma main qui te touche, je te promets le ciel au-dessus de ta couche... »

Les paroles de cette chanson, diffusée à la radio, vibrent dans tout son corps. C'est sûrement un signe. Cela doit signifier que son Marcel pense encore à elle, qu'il ne l'oublie pas. Cette station dédiée aux chansons françaises, c'est celle que Martine préfère écouter à la fin de sa journée. Il faut dire qu'elle reste connectée des heures sur France Info afin que les passagers de sa voiture puissent suivre ce qui se passe dans le monde. Une économie à l'arrêt, une inflation record, des grèves, des guerres, des embouteillages. Rien de réjouissant. Alors, quand elle se retrouve seule au volant, elle met à fond les mélodies démodées, qu'elle connaît par cœur. Ça lui permet de tout oublier, au moins pour un temps.

Encore émue par les mots de Johnny, elle se gare avec précision sur l'emplacement devant chez elle. C'est l'heure d'accomplir son rituel quotidien qui

commence avec l'ouverture de la boîte aux lettres. Comme souvent, son contenu est décevant, uniquement des courriers administratifs et des publicités. Dépitée, elle les balance dans son cabas. Une fois passé le portillon, elle aperçoit un colis déposé sur le paillason. Sa vision éclaire son visage et sa journée. Même si elle n'a aucune idée de ce qu'il peut bien contenir, constater que quelque chose – à défaut de quelqu'un – l'attend chez elle l'enchanté.

Le cabas déposé sur le carrelage et le paquet sur la table de la cuisine, elle enfile une tenue d'intérieur avant de partir à la recherche de Jorgeclounet. Le chat est allongé sur le lit de sa fille, profitant des derniers rayons du soleil. Elle interrompt sa sieste pour le prendre dans ses bras et lui faire part des différents échanges dans sa voiture qui ont ponctué sa journée.

Une nouvelle soirée débute, sans programme ni projet. C'est l'instant qu'elle redoute le plus, ce sas entre la journée de travail et le moment où elle rejoindra son lit. Son émission favorite, où on doit deviner les paroles des chansons, s'invite à la télé du salon. La fille qu'elle apprécie, à la voix un peu cassée de rockeuse, est encore qualifiée aujourd'hui ! La retrouver chaque soir la ravit. Elle se réjouit des trente prochaines minutes durant lesquelles elle pourra chercher avec elle les mots manquants, de l'autre côté de l'écran.

Une fois l'émission terminée, elle récupère le colis reçu, s'assoit sur le canapé en le posant sur ses genoux, et prend son temps pour l'ouvrir. Surprise, elle déplie une paire de tongs avec un décapsuleur intégré dans la semelle. À quel moment s'est-elle dit que cela pourrait être une bonne idée ? Elle essaie d'en enfiler une mais elle n'est même pas à sa taille. Un petit rire nerveux, ou plutôt honteux la gagne. Elle se saisit de la boîte et

la dépose devant la porte d'entrée. Plus tard, elle ira l'entasser avec les autres, dans le garage.

De retour dans la cuisine, elle s'affaire à couper des légumes en petits morceaux à l'aide d'un robot, cadeau de ses cinquante-huit ans, qu'elle a fêtés la semaine dernière. Et ensuite, elle s'attellera à l'ouverture du courrier. En procédant tâche après tâche, elle a l'impression de découper sa soirée en plusieurs parties et de la rendre plus digeste.

C'est bon, les courgettes et la carotte sont en train de cuire dans le blender. Elle verse deux poignées de riz dans un cuiseur dédié. Elle peut passer à l'étape suivante. Une enveloppe, bardée de tampons, l'intrigue. Pourvu que cela ne soit pas une énième lettre des services administratifs au sujet de son mari.

« CONVOCATION À JURÉE

Madame Martine LEGRAND,

née le : 6 février 1965 à Melun (77)

profession : Chauffeur de taxi

N° d'ordre : juré titulaire n° 14... »

Les jambes flageolantes, Martine se laisse tomber sur une chaise en bois. Elle relit la lettre une deuxième fois, puis une troisième. Pourquoi l'ont-ils choisie ? Ils auraient dû sélectionner Valérie, sa voisine. Cette dernière aurait été ravie et en aurait parlé à tout le monde pendant des années. Martine prend son téléphone et tape dans la barre de recherches de son navigateur : « Peut-on refuser d'être juré à un procès d'assises ? »

DYLAN

C' EST QUOI, cette enveloppe ?
Mon premier réflexe avant de l'ouvrir, c'est de téléphoner à Béné. Bénédicte, c'est ma confidente, ma meilleure amie. On se connaît depuis toujours puisqu'on était voisins de palier, en plus d'être nés la même année.

On sait tous les deux d'où l'on vient et c'est peut-être mieux qu'on n'ait jamais eu à raconter ce qu'on a vécu quand on était gosses parce que personne ne peut trouver les mots pour décrire une enfance de merde. Enfin si, tu dis « enfance de merde ». Voilà. Tu comprends que, derrière cette expression, se cache un environnement comparable à l'enfer.

— Oui ?

— Bonjour, c'est Universal Music Group.

— T'es con !

Chaque fois que j'appelle Béné, je donne le nom d'un producteur de musique. Parce que depuis toute petite, elle compose des chansons et je suis son premier fan.

Elle a jamais eu le cran d'envoyer une de ses maquettes à un producteur parce qu'elle ose pas y croire – « J'ai pas envie qu'on me brise les ailes », prétexte-t-elle. Alors, moi, j'y crois pour elle, pour deux. Je suis sûr qu'un jour, elle percera.

En attendant, elle est psychologue, spécialisée enfants et adolescents. Elle a toujours eu envie d'aider les gens et c'est comme ça qu'elle a choisi de le faire. Je savais qu'elle accomplirait quelque chose de bien dans sa vie. Sans elle, je sais pas à quoi aurait ressemblé la mienne.

— Tu vas bien ?

— Ça va. J'ai vu sept patients aujourd'hui.

— Sept ?! Mais bientôt les gens devront attendre un an pour une consultation avec toi.

— J'espère pas, parce que ça voudrait dire qu'on n'arrive même plus à les prendre en charge.

Quand on était petits et que notre vie ressemblait à de la merde, on se disait qu'on devait pas être les seuls à vivre ça. Mais on n'avait personne à qui en parler. Alors, on s'est promis de penser aux autres avant de penser à nous. Ne jamais devenir quelqu'un d'égoïste qui ne voit pas à quel point les gens autour de lui sont dévastés.

Donc, Béné est psychologue pour les jeunes et moi, je passe une à deux heures par jour dehors avec un carton autour du cou.

— T'appelles pour une raison en particulier ?

— J'ai reçu une enveloppe cheloue.

— C'est-à-dire ?

— Un truc très officiel avec des tampons.

— Ah. T'as peur de découvrir de nouvelles dettes de jeu de ton père ?

— C'est l'idée.

— Ça va faire deux ans qu'il est mort.

— Il a toujours eu beaucoup de ressources.

— Ouvre-la.

Je commence en prenant mon temps, en l'effleurant, comme si elle pouvait contenir du poison.

Et je mets un peu de temps à comprendre.

« CONVOCATION À JURÉ

Monsieur Dylan MOREAU,

né le : 4 juillet 1991 à Bondy (93)

profession : Livreur

N° d'ordre : juré titulaire n° 32

appelé à concourir en qualité de juré, à la formation du jury pour la session de la cour d'assises de Paris qui s'ouvrira... »

— C'est une convocation pour être juré d'assises !

— C'est vrai ?

— Putain, c'est 3 750 euros si on se pointe pas !

— Mais tu vas y aller, non ? C'était pas inscrit sur ta bucket list ?

— Si.

— T'es content ?

— Ouais, je crois que ouais.

JOUR 1